

" LES SAVEURS OUBLIÉES "

RENCONTRE AVEC:

JEAN DESSEIGNE

NOUVEAU POÈTE CHAUMONTAIS

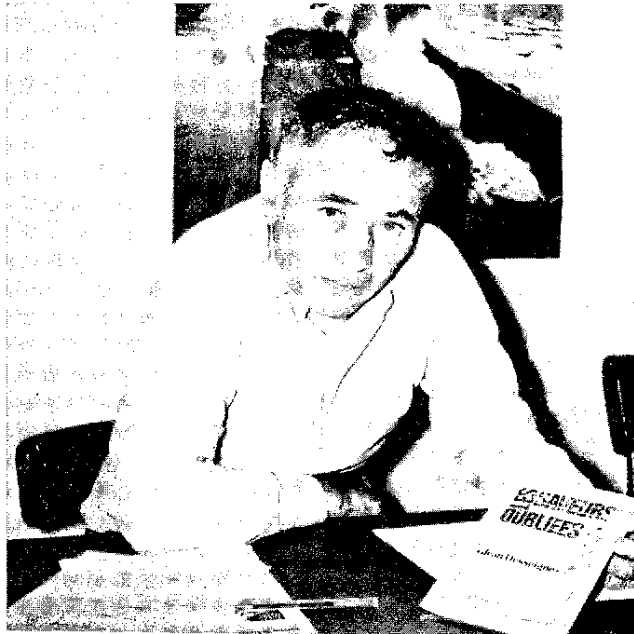
CHAUMONT. — Une plaquette de vingt-huit poèmes vient d'apparaître à la vitrine de la Librairie Jeanne-d'Arc : « Les saveurs oubliées ». Le nom de son auteur surprend, encore qu'il soit très connu dans notre ville : Jean Desseigne.

On le connaissait jusque-là pour être le fils de M^e Desseigne, avoué, aujourd'hui disparu, comme représentant en ouvrages de Droit et mari d'une institutrice. Un personnage original, aux yeux pleins d'ironie malicieuse. Une personnalité qui dérouta de prime abord, irrite parfois, mais ne laisse jamais indifférent. Il dit de lui-même : « Je suis un bouffon d'épicerie et un cabotin ». Ses formules lapidaires, son humour cinglant, sa causticité, la façade de cynisme qu'il affiche souvent, déconcertent l'interlocuteur.

On découvre maintenant à travers ce recueil de poèmes d'une délicatesse extrême, un autre visage de Jean Desseigne. Derrière cette surface agitée, le fond serein et calme des choses profondes. Derrière la façade du cynique, nous savons maintenant que se cachait un « écorché vif », une tendresse à fleur de peau, un être hypersensible.

A 42 ans — « Je suis du signe du Verseau comme Mozart et je suis né à Poissy comme Saint Louis », dit-il dans une boutade — Jean Desseigne aborde une étape importante de sa vie : celle de poète. La poésie l'a pris à 33 ans et ne veut plus le quitter.

« C'était en Algérie. Je me trouvais dans un car, près de Tiemcen, et dans une sorte d'état de grâces, les mots et les images vinrent en moi comme une musique. Je me les récitais comme une inspiration musicale ». C'était son premier poème que lui avait inspiré le visage d'une jeune femme :



« Je voudrais garder ma joie
[pour toi,
Pour l'avoir encore en moi
Le jour où tu viendras peut-
[être
Chercher refuge entre mes
[bras,
Blottir ton corps contre le
[mien... »

Ses vers :
une délicate musique

Ennemi de l'hermétisme intellectuel, hostile à toutes étiquettes et à toutes écoles, fils de famille qui se veut en dehors de toute classe sociale, Jean Desseigne écrit avec les mots simples de tous les jours, des vers qui sont en vérité une délicate musique.

« J'ai retrouvé dans ce recueil, dira M. Jacques Prévost, professeur agrégé de Lettres, l'impression que me laisse parfois Baudelaire dans ses « Fleurs du Mal ». Je pense que ces poèmes, dans leur ensemble, sont davantage faits pour être dits que pour être lus ».

« Pour moi, la poésie, nous dira Jean Desseigne, c'est avant tout de la musique », comme Verlaine, et il donnera cette très belle définition de la poésie : « C'est planter un arbre dans sa tête et se couler une rivière dans l'âme ».

Dans « Les Saveurs oubliées », il exprime la nostalgie du passé et tente de retrouver à travers l'aridité du temps présent, la soif de l'eau fraîche d'autrefois, son adolescence romantique, ces lumières (le mot revient souvent) de jadis. Le vacarme des Temps Modernes s'arrête ainsi aux portes de son jardin secret. Il revient y chercher un refuge. Et cela donne : « Sous prétexte d'amour », « Ceux qui ne

sont jamais là », « Néophyte », « La longue Nuit », « Le Village oublié », « Dieu reviendra », « Si je retouruais là-bas », « Bagatelles d'amour », « C'est fini », « Le Temps du Vieux », « Panier Percé », « Arc-en-Ciel », « Schirmeck, le silence de Dieu », « Les trains noirs de Sarreguemines », « L'Oiseau blanc », « Matin ».

Tout ici est claire, joie et peines entrelacées, amours mortes et ressuscitées, visages aimés, hymne à la joie et chants de désespoir, côte à côte. Il faudrait citer ici tous les poèmes qui personnellement nous ont enthousiasmés.

« Mon Dieu

Vous qui habillez les arbres

[de lumière

Au seuil d'un nouveau matin

Mon Dieu

Vous qui tenez les étoiles

[dans vos mains

Et coulez la lune blanche

Sur les toits du silence

Des maisons endormies ».

Ou bien :

« Je voudrais bien pleurer

Mais je n'ai plus de larmes.

Ce n'est rien.

Qu'un peu de rosée dans

[l'herbe.

Rien.

Rien que les embruns

Qui mouillent ton visage

Autrefois.

Passé en coup de vent.

Ce n'est rien.

Sèche ces larmes ».

Mais Jean Desseigne ne

veut pas en rester là. Il vient

de terminer un roman : « Cen-

dres », qui va paraître aux

Éditions « La Pensée Univer-

selle », et le pamphlétaire,

remplaçant le poète, justifie,

ici, la banalité de l'être hu-

main.

Jean Desseigne : retenez

bien son nom. Il n'a pas fini

de vous étonner...

Pierre CROTTA.